

# Retrouvé : du temps perdu

## Note sur l'origine du *temps perdu* dans la *Recherche* de Marcel Proust

Thomas Schestag

Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main

[...] ces études demandent [...] qu'on soit [...] hors du temps [...].

Jules Michelet, *L'insecte*

**Exergue.** — « Une découverte tellement remarquable parle à travers l'étonnement qu'elle suscite ». (« [...] *Eine so merkwürdige Entdeckung spricht durch das Erstaunen, das sie erregt* ».) L'étonnant dans cette phrase, séparée de son contexte c'est que, — si on ne prête pas attention pour l'instant à ce qui a été découvert ni à celui par qui cela a été découvert —, la découverte parle à travers l'étonnement qu'elle suscite. Comme si ce qu'elle avait de remarquable ne tenait ni à l'objet ni au sujet de la découverte, comme si quelque chose de remarquable se dissimulait dans l'instant même et dans l'acte de la découverte. Irritante confusion de la cause et de l'effet, du moteur et du mouvement. Qu'est-ce qui se passe dans cette phrase ? Cette phrase expose la conception courante de ce qu'est un procès, de ce qui le précède et le suit, dans le temps. La découverte, donnée pour cause de l'étonnement, ne vient à la langue qu'à travers l'étonnement et, sans l'étonnement, donné pour cause de la découverte, à travers lequel elle nous parle, elle reste dissimulée. Moyen terme indéterminé, comme axe de ces retournements de la découverte

qui est cause et de l'étonnement qui est effet, en étonnement qui est cause et en découverte qui est effet, où il y a effraction l'une en l'autre de la cause et de l'effet, mais aussi réfraction et diffraction, cette fracture est la langue, la langue est l'index de cette fracture : « Une découverte tellement remarquable parle à travers l'étonnement qu'elle suscite ». Qui parle, ici, de quoi et à qui ? C'est Alexandre de Humboldt, qui, le 12 février 1850, écrit de Berlin à Hermann von Helmholtz, professeur de physiologie à Königsberg. « Il revient à votre pénétration et à votre talent d'expérimentateur de mesurer avec les dispositifs les plus fins les unités du temps dans lesquelles les effets nerveux se propagent. [...] Une découverte tellement remarquable parle à travers l'étonnement qu'elle suscite »<sup>1</sup>. Quelle découverte ?

**Myographie.** — Fin 1849, Helmholtz avait repris ses expériences sur le type de mouvement affectant le muscle péronier — dans la jambe, séparée par dissection, d'une grenouille — lorsqu'on y provoque des convulsions isolées et, dans une lettre du 15 janvier 1850, il fait part d'une singulière découverte à son ami Emil du Bois-Reymond. La mesure *d'un temps qui passe*. C'est-à-dire un temps « qui passe entre l'excitation des nerfs du muscle A jusqu'au soulèvement d'un poids par la convulsion secondaire du muscle B ». Ce temps « semble être à peu près deux fois plus long que celui qui s'écoule lorsqu'on produit la même excitation nerveuse immédiatement sur le muscle B. » Du temps qui passe — du temps qui s'écoule : ce que fait le temps, comme il faudrait *dire*, ce que fait le temps, s'il avance ou passe, coule ou s'enfuit, reste vague. Passer et s'écouler — les deux mots *se glissent* sous la plume du scripteur. A propos de sa découverte, dont il essaie le premier sténogramme dans la lettre à du Bois-Reymond, il semble que la langue fasse défaut à Helmholtz, qu'elle manque à constater ce que fait le temps, qu'elle se perde ou s'écoule. Mais plus précisément, la phrase que nous citons l'indique, Helmholtz fait deux découvertes. La première, qui touche à la physiologie des nerfs, a ceci de curieux qu'elle ébranle un lieu commun qui — dans les mots du physiologiste Johannes Müller, six années plus tôt — s'énonce ainsi : « Nous ne trouverons jamais les moyens de constater la vitesse de l'action nerveuse, étant donné que manque la comparaison des distances énormes à partir desquelles la vitesse d'une action nerveuse, analogue sous cet aspect à celle de la lumière, pourrait être calculée »<sup>2</sup>. Selon les mots de Koenigsberger, premier biographe de Helmholtz, Müller considère que « le temps dans lequel une sensation arrive depuis

<sup>1</sup>Cité par Leo Koenigsberger, *Hermann von Helmholtz*, volume 1, Braunschweig, 1902, p. 118. [ci-après : *Koenigsberger*]

<sup>2</sup>*Koenigsberger*, p. 118.

les parties extérieures vers le cerveau et la moelle épinière et l'effet en retour sur les parties extérieures par convulsion est infiniment petit et non-mesurable »<sup>3</sup>. La découverte remarquable ébranle le lieu commun de l'*effet immédiat*. Il est curieux que du temps passe « entre l'excitation des nerfs du muscle A jusqu'au soulèvement d'un poids par la convulsion secondaire du muscle B ».

Mais ce en quoi consiste précisément la seconde découverte, l'autre résultat de ses mesures, une phrase ultérieure de la lettre nous l'indique. Helmholtz, enchérissant sur ce que la première a de curieux, la désigne comme *extrêmement curieuse*. Elle concerne la physiologie musculaire : « Il est d'ailleurs extrêmement curieux que de manière générale du temps passe (environ 0,0015 seconde) avant qu'un effet quelconque soit perceptible, même lorsque la stimulation électrique du muscle est immédiate et que l'appareil est ajusté de la façon la plus sensible »<sup>4</sup>. La découverte remarquable ébranle le lieu commun de la *cause immédiate*. Car il est *extrêmement* curieux que du temps passe ou s'écoule même lorsque la *stimulation* du muscle est *immédiate*. Dans cette seconde découverte, qui est incluse dans la première et qui la surpasse, ce qui est en jeu c'est la *présence*, le temps saisi comme une série de *maintenants* ponctuels, se fondant en un continuum de présents. La découverte de Helmholtz tombe sur un présent *ébranlé*. Qu'il soit passé, présent ou futur. La découverte précise le *point* temporel jusqu'à le rendre *poréux*; le temps — composé de points — jusqu'à le rendre *troué*. Mais elle s'attaque aussi, presque de manière inaperçue, au statut de la perception, qu'elle ébranle, et en premier lieu au statut de la *perception* de cette découverte. Avec elle, la douce empirie se heurte à ses limites. Car ce que Helmholtz découvre c'est une douceur qui insensiblement contrarie même le réglage le plus sensible de l'appareil de mesure et l'attente de la réaction immédiate. L'appareil est l'index d'une *douceur non sensible*. Ce qui ébranle le statut de la perception *de cette découverte*, c'est que le temps qui passe « avant même qu'un effet quelconque ne soit perceptible » n'est pas *immédiatement* perceptible. La découverte perçoit, *mais non pas immédiatement*, un espace de temps imperceptiblement petit. Ce qui ébranle l'*évidence* de l'effet immédiat qu'on voit à l'œil nu ne saute pas immédiatement aux yeux, mais bien l'effet médiat qui apparaît médiatement : au moyen de l'appareil de mesure, préfiguration de celui que Helmholtz baptisera la même année *myographion* et « appareil enregistreur de la grenouille », le

<sup>3</sup> Koenigsberger, p. 118-119.

<sup>4</sup> *Dokumente einer Freundschaft*, Briefwechsel zwischen Hermann von Helmholtz und Emil du Bois-Reymond [Documents d'une amitié. Correspondance de Hermann von Helmholtz et Emil du Bois-Reymond] 1864-1894, Berlin, 1986, p. 90.

temps ne s'expose qu'à travers la lecture des traces enregistrées. Ce qu'il y a d'excitant dans la découverte apparaît dans la lecture de ces traces. Cette même excitation dont Humboldt parle dans la lettre déjà citée du 12 février 1850 et qui se propage dans une lettre de la main de Helmholtz à son père le 29 mars : « Je compte cette découverte comme un grand bonheur qui ne manquera pas de exciter l'attention »<sup>5</sup> La fécondité inexhaustible — le bonheur — de cette découverte tient au fait qu'elle est sans fond. Elle retire le sol même où la volonté d'une immédiateté — de la cause et de l'effet — pourrait s'appuyer. Elle va diviser l'attention.

Le rapport de Helmholtz qui paraît le 21 janvier 1850 dans les *Rapports mensuels de l'Académie des sciences* de Berlin, sous le titre « *Ueber die Fortpflanzungsgeschwindigkeit der Nervenreizung* » [Sur la vitesse de propagation du stimulus nerveux] commence ainsi : « *Ich habe gefunden dass eine messbare Zeit vergeht* »<sup>6</sup>. La traduction française (qui n'est pas de Helmholtz), publiée deux mois plus tard à Paris dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences* de Paris sous le titre « Note sur la vitesse de propagation de l'agent nerveux dans les nerfs rachidiens », renvoie en écho : « J'ai trouvé qu'il faut [...] un espace de temps »<sup>7</sup>. Irritation concernant le statut de ce qui a été trouvé, de ce temps trouvé, entre toutes les traductions. Ce qui a été trouvé, ce que dans la version de son rapport, Helmholtz cherche à amener au langage, c'est la mesure d'un temps qui — imperceptiblement — passe. La trace d'un temps qui *jamais ne fut présent*. Ce qu'il a trouvé, c'est un temps perdu depuis toujours, et, pour cette raison, un temps qui jamais n'a été en train de se perdre. Car la mesure n'enregistre ce temps ni d'une manière *immédiate*, ni par la médiation d'un relevé, elle indexe quelque chose qui reste à lire, à lire autrement, qui reste — presque illisible — autrement. La version française au contraire tente presque à l'inverse de formuler la découverte comme postulat. Elle *propage* l'idée d'un espace, d'un *espace* de temps dans lequel l'*agent nerveux*, messenger de service, peut transmettre au muscle la nouvelle de la stimulation. Ce qui manque à passer dans la traduction de la version originale de Helmholtz semble tenir au fait que le temps qu'il a trouvé reste introuvable et paralyse aussi bien la volonté de trouver que la volonté de chercher. De la trouvaille ne résulte ni perte ni gain mais ce que, de manière irritante, Helmholtz

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 120-121.

<sup>6</sup> Hermann Helmholtz, « Ueber die Fortpflanzungsgeschwindigkeit der Nervenreizung » (1850), in *Wissenschaftliche Abhandlungen* [Essais scientifiques], tome 3, Leipzig, 1895, p. 1-3.

<sup>7</sup> Hermann von Helmholtz, « Note sur la vitesse de propagation de l'agent nerveux dans les nerfs rachidiens », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, volume 30, Paris 1850, p. 204-206.

nomme un *grand bonheur* : du *temps perdu*.

« **J'ai trouvé [...] :** ... **du temps perdu.** — Précisément, ce tour de langage apparaît en français un an plus tard. Dans une deuxième note de Helmholtz<sup>8</sup>, figurant cette fois encore dans les *Comptes rendus* de l'Académie parisienne, et qui est le résumé d'une assez longue étude parue en allemand sous un titre tortueux : *Mesures concernant le déroulement temporel de la convulsion d'un muscle animal et la vitesse de propagation de la stimulation dans les nerfs*. La version allemande passe rapidement sur la découverte : « *Wenn ein animalischer Muskel oder sein Nerv durch einen momentanen elektrischen Schlag gereizt wird, vergeht erst eine kurze Zeit, während welcher die elastische Spannung desselben sich nicht merklich ändert* » [Lorsqu'un muscle animal ou son nerf est stimulé par une impulsion électrique momentanée, il se passe d'abord un temps bref durant lequel la tension élastique de celui-ci ne se modifie pas de façon marquante]<sup>9</sup>. Mais la rédaction de Helmholtz en français souligne ce qu'il y a d'irritant dans la découverte. Il y est tout d'abord question d'une « *durée du laps de temps* », qui, dans le mot *laps*, vient contredire le *lapsus* latin — défaut, défaillance. A la deuxième page, Helmholtz introduit ce qu'il a trouvé comme la première des trois périodes de la contraction musculaire et il précise — en soulignant par des italiques — : « celle qu'on peut appeler du *temps perdu* ». Cette tournure revient encore deux fois dans la même page : « [...] La première période, celle que j'ai appelée du temps perdu [...] cette augmentation du temps perdu [...] »<sup>10</sup> La découverte de Helmholtz s'articule donc — pour élucider encore une fois ce point — en deux séries de mesures qui se recouvrent l'une l'autre : 1) d'abord l'écoulement d'un temps mesurable dans le cas d'une stimulation *médiate* du muscle ; 2) mais aussi, et au-delà, l'écoulement d'un temps mesurable — c'est celle-ci que Helmholtz qualifie d'*extrêmement* curieuse — même dans le cas d'une stimulation

<sup>8</sup>De cette deuxième note, rédigée sous la forme d'une lettre à *Monsieur Arago*, *Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences*, il ne reste, dans la succession de Hermann von Helmholtz, qu'un manuscrit de la main d'Emil du Bois-Reymond avec quelques rares notes marginales d'une main inconnue [Brief an M. Arago, Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, Nachlaß Hermann von Helmholtz : <http://vlp.mpiwg-berlin.mpg.de/lise/lit17612/>]. Ce fait ne nous dit évidemment rien sur l'auteur présumable de la tournure de langage *temps perdu* : la question reste ouverte.

<sup>9</sup>Hermann von Helmholtz, *Messungen über den zeitlichen Verlauf der Zuckung animalischer Muskeln und die Fortpflanzungsgeschwindigkeit der Reizung in den Nerven* (1850), in *Wissenschaftliche Abhandlungen* [Essais scientifiques], volume 2, Paris, Leipzig, 1883, p. 764-843.

<sup>10</sup>Hermann Helmholtz, « Deuxième note sur la vitesse de propagation de l'agent nerveux », in *Comptes rendus hebdomadaires des Séances de l'Académie des Sciences*, Tome 33, 1851, Paris, p. 262-265.

*immédiate* du muscle, avant que ne se produise la convulsion musculaire. Helmholtz situe le *bonheur* de sa découverte exclusivement dans cette deuxième mesure, et il anoblit sa trouvaille en lui donnant le nom de *temps perdu*. La seconde *note* va même jusqu'à placer le temps mesuré dans le cas d'une stimulation *médiate* du muscle en seconde position, *découlant* de la trouvaille du *temps perdu* comme *augmentation* du *temps perdu* : « La première période, celle que j'ai appelé du temps perdu, se trouve augmentée, par rapport à ce qu'elle était lors de l'irritation du muscle lui-même d'une fraction de temps minime »<sup>11</sup>

Selon toute apparence, il faut vingt ans pour que la nouvelle irritante de la trouvaille de Helmholtz, en se propageant, éveille un écho *dans la langue française*. Il se fait entendre dans un livre du physiologiste français Etienne-Jules Marey — qui était considéré comme un élève de Helmholtz — publié à Paris en 1873 sous le titre *La Machine animale. Locomotion terrestre et aérienne*. Dans le cinquième chapitre de ce livre — « Contraction et travail des muscles » — Marey en vient à parler de la trouvaille de Helmholtz. Selon lui, Helmholtz aurait eu l'audace de mesurer la vitesse de propagation de la stimulation nerveuse, le temps qui sépare la stimulation nerveuse de la contraction musculaire. Pour faire comprendre la tentative de Helmholtz, Marey propose une comparaison, qui est celle de la poste. Supposons qu'une lettre soit expédiée de Paris vers Marseille par train postal. Et Marey insiste sur le fait que nous, qui à Marseille attendons la lettre, ne l'avons *pas encore* reçue, alors que la lettre est *déjà là*, qu'elle est déjà arrivée à Marseille. On peut mesurer la vitesse du train postal entre le départ et l'arrivée de la lettre, entre Paris et Marseille. Mais entre l'arrivée de la lettre au lieu de sa destination et sa distribution, il s'écoule un temps que nous ne connaissons pas : « Il est clair que l'instant où la lettre nous est remise n'indique pas celui de l'arrivée du train, car entre cette arrivée et la distribution, il se passe des actes préparatoires : classement des lettres, transports, etc., qui demandent un certain temps que nous ne connaissons pas ». L'audace de Helmholtz, pour le dire plus précisément, tient au fait d'avoir mesuré ce temps, précisément, que nous ne connaissons pas. Car il résulte de ses expériences « que le muscle, quand il a reçu l'ordre apporté par le nerf, reste un instant avant d'agir. C'est ce que Helmholtz appelle *temps perdu*. Ce temps correspondrait, dans la comparaison que nous avons employée tout à l'heure, à la durée du travail préparatoire qui se faisait entre l'arrivée des lettres et leur distribution »<sup>12</sup>. Par le facteur. Le

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 263

<sup>12</sup> Etienne-Jules Marey, *La Machine animale. Locomotion terrestre et aérienne*, Paris, 1873, p. 42.

muscle, en recevant la nouvelle par le nerf, reste un moment en instance, reste un instant avant de se contracter. C'est dans cette pause, cette instance, cet instant, ou cette suspension, dans cette interruption (du temps) ou cette *césure*, que doit être recherchée la trouvaille de Helmholtz — « (0,0015 seconde environ) ». C'est précisément ce que Helmholtz nomme *temps perdu*. Trois fois en trois pages, Marey répète la formule, en italique et en l'attribuant à Helmholtz : « C'est ce que Helmholtz appelle *temps perdu*. [...] C'est le *temps perdu* de Helmholtz ; [...] ces phénomènes encore inconnus qui se produisent dans le muscle pendant le *temps perdu* de Helmholtz »<sup>13</sup>.

En tentant de rendre compréhensible la trouvaille de Helmholtz au moyen d'une comparaison, Marey, de façon irritante, propage l'ébranlement et le *littéralise*. L'ébranlement inscrit du *temps perdu* — littéralement — dans la *littérature*. Car la comparaison avec la lettre, l'introduction — dans le mot *lettre* — de la lettre, celle que l'on confie à la poste, mais aussi la lettre de l'alphabet — augmente le mot *muscle* et le mot *Muskel*, dans lequel, durant le *temps perdu*, se produisent des phénomènes encore inconnus qui aboutissent à la contraction — ou la *crase* — d'un autre, de l'un et l'autre mot qui désignent la *majuscule* (*Grossbuchstabe*, *Majuskel*) et la *minuscule* (*Kleinbuchstabe*, *Minuskel*). La comparaison de Marey, tribut acquitté à sa volonté de faire comprendre, inscrit du *temps perdu* non seulement dans le moment qui sépare l'arrivée et la distribution de la *lettre*, mais — et l'ébranlement est ici plus fort — dans celui de la *lecture*, entre toutes les lettres alphabétiques de la lettre distribuée. Et en premier lieu aussi dans et entre chacune des lettres de l'expression *temps perdu*.

**Bibliographie.** — En 1873, l'année même où Etienne-Jules Marey enregistre l'expression *temps perdu* dans son livre *La Machine animale. Locomotion terrestre et aérienne*, introduit du temps perdu dans le geste d'ouvrir une lettre et de tracer une lettre et *contamine* — en sous-main — par cette expression, chaque lettre alphabétique, paraît un livre d'Achille Adrien Proust, le père de Marcel Proust, un livre qui fera sa grande réputation de médecin spécialiste de l'hygiène et expert en choléra. Il y a dans le titre et le sous-titre comme un écho du livre de Marey. Ils évoquent une locomotion — *terrestre et maritime* — des épidémies : *Essai sur l'Hygiène internationale, ses applications contre la peste, la fièvre jaune et la choléra asiatique, avec une carte indiquant la marche des épidémies de choléra par les routes de terre et la voie maritime*. Les recherches des deux hommes sur l'étiologie et la propagation

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 42-44.

du choléra réunissent leurs noms comme auteurs d'un rapport qui paraît douze ans plus tard, en 1885, dans le *Bulletin de l'Académie de médecine*, sous le titre : « Rapport sur l'épidémie de choléra en France pendant l'année 1884, fait à l'Académie de Médecine de Paris au nom d'une commission composée de MM. Bergeron, Besnier, Brouardel, Fauvel, Noel, Guéneau de Mussy, Legouest, Pasteur, Proust, Rochard et Marey (rapporteur) ». Mais Marey consacre ses premières publications à d'autres questions. Elles se rapportent au cœur et proviennent de ses recherches sur la fréquence du battement cardiaque et la circulation sanguine aussi bien que des tentatives auxquelles il se livre pour donner une représentation graphique du pouls. Dans la liste de ses publications en 1865 se mêlent celles qui procèdent de son intérêt pour les relevés graphiques du battement cardiaque et les études sur le choléra. [...] « Etudes physiologiques sur les caractères du battement du cœur et les conditions qui le modifient », [...] « Essai de théorie physiologique du choléra », [...] « Etudes physiologiques sur les caractères graphiques des battements du cœur et des mouvements respiratoires et sur les différentes influences qui les modifient »<sup>14</sup>. Irritante correspondance :

En 1912, presque cinquante ans plus tard, Marcel Proust hésite entre deux titres, sur leur capacité à donner un plus grand poids à son roman et à le supporter. Décidé alors, selon toute apparence, à le publier en deux tomes — *Le Temps perdu* et *Le Temps retrouvé*, — sous le titre général *Les intermittences du cœur* —, Proust, un an plus tard, en 1913, préfère un autre titre : *A la recherche du temps perdu*. Mais les deux titres déclinent, en sous-main, les expressions indexées par Marey. La première — *Les intermittences du cœur* — est un discret hommage aux tentatives de Marey d'enregistrer graphiquement le rythme cardiaque ; mais l'autre — *A la recherche du temps perdu* — introduit dans le pouls et l'impulsion de l'écriture qui est à même le cœur de son œuvre — dans le battement et les intermittences du cœur — du *temps perdu*. Il déchiffre, dans cette écriture à même le cœur, des intermittences : des *dérèglements* du rythme : dans lesquels s'interrompt la volonté calculatrice et comptable d'une *coordination* de la vie et de l'écrit qui indexe la vie en une *biographie*.

**Sphygmographie.** — Les premières recherches de Marey sur le pouls, le rythme cardiaque et la circulation sanguine le conduisent à inventer un enregistreur du pouls, ou sphygmographe, qui périme les méthodes et les appareils antérieurs moins précis. La description de cet

<sup>14</sup>On trouvera une bibliographie complète des écrits d'Etienne-Jules Marey en annexe du livre de Marta Braun, *Picturing Time. The Work of Etienne-Jules Marey (1830-1904)*, Chicago, 1992, p. 425-437.



enregistreur laisse elle aussi des traces bibliographiques : « Recherches sur le pouls au moyen d'un nouvel appareil enregistreur : le sphygmographe » [1859, 1869]. Le titre d'un ouvrage autonome, publié en 1863, souligne que le sphygmographe enregistre aussi les intermittences du rythme cardiaque : *Physiologie médicale de la circulation du sang basée sur l'étude graphique des mouvements du cœur et du pouls artériel, avec application aux maladies de l'appareil circulatoire*. Le sphygmographe indexe sous ce titre, discrètement, l'expression devant quoi en 1912 Proust, à la recherche d'un titre général pour son roman, reste indécis : *Les intermittences du cœur*. Hésitant sur le seuil de désigner le livre comme sphygmogramme.

Or, sept ans plus tôt, en 1905, Proust, dans l'une des nombreuses remarques qui, non pas accompagnent, mais envahissent sa traduction de deux conférences de Ruskin — *Sésame et les lys* —, accomplit exactement cette conversion. Rien moins que l'œuvre d'art elle-même est (entre parenthèses) comparée au sphygmogramme, à un filigrane de traces sphygmographiques : « [...] (et en effet l'œuvre d'art n'est-elle pas pour le rythme caché — d'autant plus vital que nous ne le percevons pas nous-mêmes — de notre âme, semblable à ces tracés sphygmographiques où s'inscrivent automatiquement les pulsations de notre sang ?) [...] »<sup>15</sup>. Proust inscrit cette remarque (et la parenthèse) dans un moment *critique* de la première conférence de Ruskin : le moment, qui concerne les questions de la traduction et de la lecture, d'une hésitation quant à ce qui est plus qu'une possibilité de trouver en anglais un répondant au mot grec *krisis*. Dans ce passage, Ruskin condamne la substitution au verbe grec *krinein* du verbe anglais *to damn* — condamner — dans les traductions des Saintes Écritures et propose par contre le plus modéré *condemn* qui implique la désapprobation et le blâme. Mais le geste de Ruskin, le mot de *krisis* sous les yeux, répète ce contre quoi il se propose : il cherche à rendre aveugle le moment *critique* — le moment de l'indécidabilité — en le faisant disparaître dans le moment de la *décision* sur la manière de traduire le mot *krisis* : à mettre entre parenthèses toute *critique* qui viserait la décision de traduire *krisis* par *condemn*. Pour le répéter autrement : à condamner la traduction de *krinein* par *to damn*. C'est à ce moment, où Ruskin tente de rendre aveugle l'hésitation entre les diverses traductions qui se proposent, ici celles du mot *krisis* — mot dont, entre autres, le mot *décision* pourrait être une traduction approchante — que le traducteur Marcel Proust pousse sa remarque comme

<sup>15</sup> John Ruskin, *Sésame et les lys*. Traduction et notes de Marcel Proust, précédé de : *Sur la lecture de Marcel Proust* [Paris 1906]. Edition établie par Antoine Compagnon, Bruxelles, 1987, p. 146.

un coin, une proposition additionnelle qui vient briser la résolution de Ruskin de décider de la signification d'un mot, portée par la croyance que les ramifications héréditaires des significations d'un mot constituent un donné infaillible : « Ruskin, qui a si bien et si souvent montré que l'artiste, dans ce qu'il écrit ou dans ce qu'il peint, révèle infailliblement [...] ses défauts (et en effet [...]) ». En ce passage où il est question de *défauts*, la parenthèse interrompt — et blesse en même temps la phrase tortueuse : « [...] (et en effet l'œuvre d'art n'est-elle pas pour le rythme caché — d'autant plus vital que nous ne le percevons pas nous-mêmes — de notre âme, semblable à ces tracés sphymographiques où s'inscrivent automatiquement les pulsations de notre sang?) [...] » La parenthèse — que brise une intercalation — entre tirets — désigne toute œuvre d'art, sous la forme d'une *question*, comme sphymogramme : comme trace d'un rythme caché dans l'écriture, qui reste d'autant plus dissimulé à celui qui écrit qu'il anime plus vivement l'écriture et donne à chacun des traits de celle-ci le *caractère* d'un relief. Dans cette parenthèse, aussi intentionnellement et inexpressivement que ce soit, Proust inscrit les expressions entre lesquelles, en 1912, sept ans plus tard, à la recherche d'un titre, il hésite. C'est qu'elle est incrustée, comme une pièce de marqueterie, dans une phrase qui rappelle l'indication de Ruskin selon laquelle toute œuvre d'art, toute œuvre écrite qui fait *impression*, révèle infailliblement ses défauts, en d'autres mots sa disposition *critique* : « Ruskin, qui a si bien et si souvent montré que l'artiste, dans ce qu'il écrit ou dans ce qu'il peint, révèle infailliblement [...] ses défauts (et en effet [...]) ». La question du défaut, dans l'enclos de la parenthèse, précise ce que sont ces traces sphymographiques : elles sont le graphe *intermittent* du cœur de celui qui écrit, graphe où la langue, en sa disposition, ne disparaîtra pas en se fondant dans un corps de règle ou dans l'œuvre d'art, mais où, au contraire, des fissures se montrent dans l'apparence des certitudes grammaticales — et autres : *Les intermittences du cœur*. Fissures qui — au moment d'écrire non moins qu'au moment de lire — ouvrent une déchirure temporelle dans l'écriture : *temps perdu*.

Dans une lettre du 6 novembre 1908 à Madame Straus, Proust, variant la formule du *rythme caché* qu'il avait mise entre parenthèses, parle d'une « immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle » et précise ce qu'il entend par défaut : « Cette idée qu'il y a une langue française, existant en dehors des écrivains, et qu'on protège, est inouïe. Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue [...]. La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer, mais oui Madame Straus ! Parce que son unité n'est faite que de contraires neutralisés, d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle. [...] Hélas

Madame Straus il n'y a pas de certitudes, mêmes grammaticales »<sup>16</sup>. Ces lignes confèrent à toute écriture le caractère de cardiogramme *intermittent*; soulignent que quiconque écrit n'écrit jamais *dans* une langue, pour lui appartenir ou la renier, mais que tout écrit dissipe les apparences : unité apparente de cette langue et validité apparente d'une poignée d'universaux linguistiques : la langue *dans* laquelle n'importe quel écrit semble rédigé, lance en réalité dans chaque mot un *coup de main* : une attaque. Avec plus de gaucherie et de ruse, plus de tranchant et de douceur et de raideur. Une *critique*. Les certitudes grammaticales, en s'imposant, s'exposent : l'impulsion dont elles sont l'index ne disparaît pas, en sa disposition, en se fondant en une impulsion grammaticale : elle devient l'index d'une figure, figure dont elle s'empare, faisant de celle-ci une figure *pulsionnelle*, qui s'impose, mais par intermittences.

*Lire*, non seulement syllabe par syllabe, et lettre à lettre — passe — pour cette raison — à côté de l'intention déclarée d'avoir compris un mot à partir de sa racine, de son arbre étymologique et de l'avoir ramené à sa signification originaire propre. La trace sphygmographique découd la représentation que nous avons des yeux comme organes de réception. La certitude bien rodée selon laquelle les mots seraient depuis toujours sous la main qui les saisit sans toucher à leur ceinture d'airain, se brise dans le moment de la lecture, dans son battement, ses intermittences, ses commencements et ses arrêts. Dans un mouvement qui, partant des pulsations du cœur, vient déchirer et ouvrir l'idée de la *lecture*. Proust en vient à parler de ce cœur dans la préface — *Sur la lecture* — de sa traduction. Il s'en prend à la formule de Ruskin selon laquelle la lecture serait un dialogue entre le lecteur et l'auteur. La différence entre une discussion avec un ami et la lecture d'un livre, telle que Proust cherche à la développer dans les notes de bas de page de sa traduction, tient au fait que la lecture d'un livre reste solitaire — « au rebours de la conversation » — même si le lecteur « reçoit communication d'une autre pensée » : « [...] tout en restant seul, c'est-à-dire en continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude et que la conversation dissipe immédiatement, en continuant à pouvoir être inspiré, à rester en plein travail fécond de l'esprit sur lui-même »<sup>17</sup>. La réception de la *pensée écrite* d'un auteur, lettre à lettre, est suspendue, *dans le moment* de cette réception, par ce que Proust nomme le *continuum*, qui s'inscrit dans le moment du déchiffrement des lettres et divise la réception : jouissance dans la solitude, naissant de l'impossibilité que soit

<sup>16</sup>Marcel Proust, *Correspondance*, tome 8 [1908], texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Paris 1981, p. 276-278.

<sup>17</sup>Marcel Proust, *Sur la lecture*, in *Sésame et les lys*, op. Cit., p. 62.

donné au préalable ce que l'on *prend* en déchiffrant les lettres. Mais le cœur devenant le cercle excentrique où se déchire et s'ouvre l'idée de la lecture précise ce continuum de la jouissance dont les *pulsations* font un *discontinuum*. En l'occurrence, la jouissance correspond à ce que Marey nomme, afin d'illustrer par une image le *temps perdu* de Helmholtz, le temps incalculable qui s'écoule entre l'arrivée de la lettre à destination et sa distribution. Proust insère le contretemps, le *temps perdu*, dans le moment de la lecture et déçoit ainsi l'apparence d'un terme saisissable de l'instant, qui se découde. Voici ce que Ruskin a manqué : « Il n'a pas cherché à aller au cœur même de l'idée de lecture »<sup>18</sup>. Ce cœur de l'idée de lecture — le battement et les intermittences de ce cœur *en elle*, précisant qu'elle est *mortelle* — ne démasque pas, érudit, dans le mot *lecture*, en en convoquant les origines latine *legere* et grecque *legein*, le sens originaire de *recueillir* — il contrarie au contraire, en raison de et par son *battement* et ses *intermittences* — c'est ce qui frappe dans cette transplantation d'un cœur dans l'idée de la lecture — la volonté de recueillir. Transplantation cardiaque dans l'*idein* des yeux. Les pulsations de ce cœur, qui se transmettent aussi à partir des yeux, sont sensibles dans le tracé l'une après l'autre des lettres de l'inscription qui est sous les yeux et qui, là où l'impulsion venue de l'œil et la frappe de la lettre *s'interrompent* mutuellement — elles prennent part à l'origine de ce que les dernières pages du roman nomment *impression*. Impression de ce qui — dans le moment de la lecture — suspend l'expression d'un mot résultant des lettres qui le composent — la suspend ou la disperse, car l'œuvre de marqueterie que les yeux qui lisent — soutenus par le battement et les intermittences du pouls — produisent dans l'éparpillement des lettres l'une après l'autre — reste déliée, mais inexprimable. Cette lecture différente, différenciante, différente qui, dans le moment de la lecture, dans l'éparpillement du temps, oppose au rassemblement des lettres leur différenciation l'une de l'autre, ne connaît pas de temps. C'est ce que Proust déchiffre dans l'expression *temps perdu*. Le *temps perdu* découde, c'est le *choc* qui procède de lui dans le moment de la lecture, et ce moment décousu, il en fait le cœur — par quoi la finitude devient intime — au cœur de l'idée de la lecture. Une trace sphymographique serait-elle pensable *à même le cœur*, tatouant le cœur de la lecture, elle serait alors, survivante, ensevelie dans la tournure *temps perdu*. Elle s'entame — telle est l'hypothèse *esquissée* dans cette note sur l'origine de l'expression —

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 63. Dans le livre d'Anson Rabinbach, *The Human Motor. Energy, Fatigue, and the Origins of Modernity* (Berkeley et Los Angeles, 1990), un chapitre, « The language of physiological time », nous conduit sur ces traces que Helmholtz, Marey et Proust relie à partir de l'expression *temps perdu* — mais sans les suivre.

dans le moment où Marcel Proust rencontre l'expression *temps perdu* chez Etienne-Jules Marey et parcourt en sens inverse le chemin qu'elle à parcouru depuis la seconde des notes de Helmholtz : vers le *temps perdu* non moins que vers *l'augmentation du temps perdu* — « augmenté d'une fraction de temps minime » —. Les ébranlements que ce moment libère chez celui qui lit, il en fait le filigrane d'un livre que, dès cet instant, sans conclure, il aura commencé à écrire : *A la recherche du temps perdu*.

(traduit par Christophe Jouanlanne)